



L'EXPÉRIENCE DÉMOCRATIQUE DE RÉORIENTATION ÉCOLOGIQUE DES TERRITOIRES

Benoît BOUSCAREL : Et on accueille nos deux nouveaux invités, Jean-François CARON, président, fondateur aussi de la Fabrique des Transitions. Vous êtes ancien maire de Loos-en-Gohelle, et puis on est également avec Joëlle ZASK. Bonsoir à vous, merci d'être là. Vous êtes philosophe enseignante au département de philosophie de l'université Aix-Marseille, membre également de l'Institut universitaire de France.

Alors, Jean-François CARON, j'ai envie de commencer avec vous pour évoquer votre expérience à Loos-en-Gohelle qui est bien connue. Je pense qu'il n'y a pas une agence d'urbanisme en France qui ne connaît pas l'aventure de Loos-en-Gohelle, votre aventure. Avant d'entrer dans la technique, Jean-François CARON, j'ai envie de vous demander peut-être une petite expérience, là comme ça vous me dites si c'est possible, de veilleur. Peut-être fermer les yeux ou imaginez que vous montez en haut d'un terril, un des terrils qui surplombe Loos-en-Gohelle et puis vous choisissez soit le matin, très tôt, soit le soir, vous allez veiller sur votre ville. Comment vous en parleriez de Loos-en-Gohelle si vous aviez pu passer une heure comme ça dans l'expérience des veilleurs par Joanne LEIGHTON ?

Jean-François CARON : Vous me proposez d'être un peu fou, soyons fou. Et sortons du cadre. Si je devais parler du haut du terril et en parler pour les uns, les autres, ici, je dirais que d'abord je suis essoufflé. Je ne sais pas si j'ai le droit de vous regarder quand je veille car c'est un rêve éveillé mais comme je ne vous vois pas, je peux vous parler, c'est un noir opaque. Je suis essoufflé, j'ai le souffle court, c'est bon. J'entends le bruit des machines au fond parce que je ne l'ai pas entendu en vrai, mais il a tellement baigné mon imaginaire. J'entends les trains de charbon, mais j'entends plus les trains de charbon, j'entends les voitures sur la rocade qui sont en permanence en bouchon. J'ai un traquet motteux qui chante et j'avais prévu de vous parler du traquet motteux. Parce que le traquet motteux c'est un petit passereau qui vit dans la pelouse alpine et qui s'est installé sur les terrils et qui a été mon déclencheur.

En fait, j'ai fait un TEDx il y a quelques années qui s'appelait « changer de lunette pour changer de regard ». En voyant un traquet motteux sur le terril, donc une espèce rare sur le terril qui était une décharge, finalement, un rebut des déchets industriels. D'ailleurs, on les appelle parfois les crassiers pompes. Les gens ici, ne les appellent pas comme ça, mais ça arrive qu'on dise les crassiers. Et le crassier accueillait un traquet motteux. Et donc moi, ça a été le déclenchement

de mon changement de regard sur mon propre territoire. Ce qui était la honte devenait pour moi un lieu exceptionnel où je pouvais faire des observations naturalistes.

Et derrière ça, le terril, c'est devenu un peu mon image de la planète, d'ouverture. C'est le terril, j'avais tous les jours devant les yeux, j'allais y courir, faire du parapente, faire du VTT, de la course d'orientation, d'autres choses un peu plus inavouables, mais ce sera pour une prochaine fois. Quelques pique-niques arrosés, par exemple. Voilà, le terril devenait un lieu de vie. Voilà, ma veille, c'est ça. Finalement, on est parti d'un tas de cailloux. Ah oui, quand même, dernier élément, ça lève plein de possible.

Ce que j'ai toujours trouvé extraordinaire dans le terril, c'est qu'il fait 145 mètres 50, c'est-à-dire exactement la moyenne des huit chiffres sur Wikipédia de KHEOPS. Sur Wikipédia, ce n'est jamais la même hauteur à KHEOPS. Et j'ai pris les 8, je les ai divisés et ça fait 146 mètres 50. Et les terrils de Loos font 146 mètres 50.

Benoît BOUSCAREL : Vous y voyez un signe ?

Jean-François CARON : Tout à l'heure, je vous parlerai peut-être d'UNESCO, parce que ça a été le début de l'aventure d'inscriptions du bassin minier au patrimoine mondial. Pourquoi on s'extasie devant les pyramides d'Égypte et on crache sur les terrils ? une question de représentation. Et donc pour finir là-dessus, c'est la fin de ma performance. C'est qu'en fait, ce que moi j'ai toujours trouvé extraordinaire dans le terril, ça renvoie à ce que j'ai entendu dire, c'est que chaque caillou est passé dans les mains des mineurs. Et ça vient à moins 1000 à Loos-en-Gohelle, le dernier puit était à 980 mètres. Et donc ça a fait des montagnes, dont on s'élève en parapente. Tous les traileurs, les ultra-traileurs du Nord-Pas-de-Calais viennent s'entraîner là pour faire du dénivélé. Et ça vient de moins 1000 mètres sous terre. Voilà, c'était ma représentation du terril. Merci.

Benoît BOUSCAREL : Merci beaucoup. Il n'était pas prévu. Alors, parlant de cette expérience. Loos-en-Gohelle, Jean-François CARON, c'est l'aventure et l'histoire d'une renaissance d'un territoire. Est-ce que s'est bien dit comme ça ? Vous me corrigez, vous adaptez la question comme vous le sentez ? Parce que vous allez nous raconter plus de 20 ans d'histoire rapidement. Pardon. Mais vous allez nous raconter une longue histoire quand même. Est-ce que ça peut passer sous le signe d'une renaissance, ou peut-être on peut choisir un autre terme ? Parlez-nous du début, du point de départ.

Jean-François CARON : Ce qui me frappe, parce que je suis amené à parler souvent de Loos-en-Gohelle, c'est souvent une expérience qui peut inspirer, comme d'autres. Il y en a d'autres en France. Aujourd'hui, je décris conceptuellement comment s'est menée l'action, mais nous n'en avions pas l'idée du tout à l'époque. C'est après qu'on a mis des mots comme par exemple la question de la mise en récit. Après, ça nous est apparu évident, qu'on avait fait de la mise en récit, pas du récit de la mise en récit. Et là, vous parlez de renaissance. Aujourd'hui, j'ai envie de dire oui, ce qui se jouait, c'était une renaissance. Tout ce qui nous a constitué, c'est effondré. Le modèle économique, le modèle social et sociétal, les mineurs vivaient dans des univers quasi-concentrationnaires.

Quand les polonais sont arrivés, ils étaient dans des cités fermées par des grilles. Et donc, tout était contrôlé, la qualité du jardin a amené à des baisses de salaire si le jardin était mal entretenu. Donc ça allait très loin, l'église, les stades de foot, etc. Et quand ça s'arrête et que vous êtes venus de Pologne, vous êtes venus du Maghreb, vous êtes venus d'Italie, pour travailler au fond de la mine, ou vous êtes originaires du secteur, c'est ça qui vous a fondé. Et ça s'en va. Et donc effectivement, à cette époque-là, nous n'étions pas dans la question de renaissance. Nous étions dans le mode survie. Qu'est-ce qui fait qu'on peut s'en sortir ? Et donc, il y avait des dispositifs, d'État, de la Région et tout.

Mais pour autant, le problème qu'on avait à faire, et c'est au cœur, je trouve, de la journée d'aujourd'hui, c'est la question du deuil d'un modèle pour aller vers un nouveau modèle. Admettons même qu'on arrive à changer d'imaginaire, ce qui est un sujet que je labore depuis une dizaine d'années, la question des changements d'imaginaire. Pour autant, on va se fracasser sur les résistances aux changements. Donc nous, en fait, on l'a fait en besognant, en se plantant. Et puis un jour, on a dit, tiens, l'école de parapente sur le terail, c'était un travail du changement d'imaginaire. Moi, je n'avais pas comme ça dans la tête quand je l'ai créée. C'était réanimer ces lieux, relever la tête, redonner de la dignité aux gens, parce qu'on était capable de recréer, de remettre en perspective. Voilà. Donc aujourd'hui, oui, je dirais, c'était une renaissance. Alors qui a démarré par...

En fait, c'est là où je pense, pourquoi vous m'avez invité aujourd'hui, je pense, une grande partie de cette invitation tient au fait que tout a démarré par la question culturelle. C'est-à-dire tout a démarré par « nous n'avions plus de futur ». Un député du Pas-de-Calais avait dit une phrase terrible : « arrêter de donner la parole à CARON », CARON, c'était moi, parce que je recevais un mec de France 3, c'était en 1993, je m'en rappelle, j'étais tout jeune, « Ce mec-là est dangereux », parce que moi, j'avais créé la chaîne des terrils et tout un travail autour des questions d'identité, d'appartenance du territoire, pour arrêter de s'excuser d'exister, tout simplement. Et il disait, « CARON est dangereux, nous, on veut ressembler à tout le monde ».

Ce qui était la posture du territoire, et d'ailleurs que j'observe aussi dans les mécanismes aujourd'hui, les deux présidents de la République récents sont

venus Loos-en-Gohelle, à chaque fois, je leur ai dit à tous les deux, en fait j'ai 30 ans d'avance sur vous. Alors, ça leur a fait drôle. Je dis oui, parce que nous, ça fait 30 ans qu'on a tapé dans le mur. Et vous, vous arrivez là sur cette question, ce sentiment d'être dans la merde. Bon, je dis un peu cash, parce que j'ai dit à Emmanuel MACRON, vous lui répétez pas, s'il y a des membres de son cabinet, surtout, ne lui rappelez pas ça, mais j'ai dit : « président, bienvenue à Loos-en-Gohelle », « mais monsieur le maire, merci de me recevoir », j'ai dit, bon, « vous êtes dans la merde », parce que c'était l'époque des Gilets jaunes et tout ça, il faisait son itinérance mémorielle, « nous, ça fait 30 ans, donc bienvenue au club ». Bon, et du coup, ça l'a fait marrer, et après, on a passé un super moment, et le fonds de l'argumentaire, c'était ça, c'était dire, on a tapé dans le mur il y a 30 ans.

Je rappelle que, sur 8 députés du RN dans la précédente mandature, il y en a 5 qui venaient de mon territoire. Bon, d'ailleurs, je m'enorgueillis que ma commune est celle qui a le plus faible score du RN, ce qui renvoie à des questions de participation, de capacitation, retrouver du projet, donc ce n'est pas inintéressant dans la période actuelle. Mais donc voilà, cette idée que Loos-en-Gohelle a tracé une route itérative, faite d'opportunités, d'un fil rouge, d'un fil à plomb, bien sûr, d'un certain nombre de fondamentaux, dont cette idée que, puisque nous n'avions pas de futur, j'avais démarré par-là, alors on allait d'abord commencer à essayer de voir de quoi on était héritier, qu'est-ce qui nous fondait, c'était quoi notre système de valeurs, et donc on a commencé à travailler la mémoire collective, à la mettre en scène, avec des paroles d'habitants, on a amené des gens dans des situations artistiques, des sons et lumières, etc. Et c'est comme ça qu'a démarré la reconquête.

Benoît BOUSCAREL : Et parlons dès maintenant, Jean-François CARON, si vous le voulez bien, de cette idée de participation et de cette idée aussi de capacité, de donner des capacités aux gens, aux citoyens, finalement, de Loos-en-Gohelle, aux partenaires aussi avec lesquels vous allez travailler.

Et c'est ça qui va aussi intéresser Joëlle ZASK, qui va pouvoir aussi dialoguer avec vous et avec nous. Comment est-ce que ça s'est passé ? Est-ce que c'était inscrit aussi ça, dès le début, de vouloir travailler avec, finalement, toute la bonne volonté ?

Jean-François CARON : Alors, il y avait des gènes de ça. Mon père a été responsable national des Scouts de France, donc la notion de responsabilisation était dans mes premières vacances à huit ans. C'était en tente, tout seul, enfin tout seul en camp de Scouts, il a plu pendant une semaine et il fallait faire notre feu, il fallait faire à manger, il fallait faire tout ça, enfin voilà, il fallait se démerder. Et les premiers jours, on trouve encore des brindilles sèches mais au bout d'une semaine, il en a plus et ça devient compliqué.

Bon, ce que je veux dire par là, c'est que moi, j'avais une culture généalogie familiale autour de ces enjeux-là, et en plus mon père a été dans les fondateurs de l'autogestion, avec ROCARD, un certain nombre, et donc il a créé la première

SCOP du Pas-de-Calais. Donc moi, j'étais nourri à la culture coopérative, que c'est parce que on va être capable de s'organiser. Bon, et quand j'arrive en responsabilité, j'étais vice-président de Région, quand j'étais élu maire, et donc je déclinais des choses au niveau régional, mais je n'étais pas à la mise en œuvre à proprement parler.

Et quand vous êtes maire, vous êtes dans le réel total, de la difficulté incroyable des gens, parce qu'on avait quand même des difficultés sociales majeures, des questions existentielles, une dépression collective, nous faisons partie des déclassés. Et donc c'est sûr que, et d'un côté, je sentais à quel point il était important de retravailler la question de la dignité, de relever la tête et donc d'être fier de son histoire, d'arrêter de s'excuser d'exister ; vraiment j'avais ça en permanence en tête ; on n'était pas plus nuls que les autres, et même on avait des super valeurs, le monde de la mine a un système de valeurs extraordinaire. Et donc il y avait la question de l'entrée par le culturel, mais qui amenait déjà à la question de la capacitation. Et la capacitation, vous avez dit, comment ? Capabilité ?

Benoît BOUSCAREL : Capabilité, c'est un peu autre chose, mais...

Jean-François CARON : Il faudra que vous m'expliquiez capabilité, parce que du coup, peut-être je dirais des bêtises là-dessus, sur votre questionnement, mais pour moi, ce que j'appelle la capacitation, c'est-à-dire l'empowerment, retrouver du pouvoir d'agir, c'était par des processus systématiques d'implication habitante.

Et là, je fais un petit break avec la question de la transition dont nous parlions tout à l'heure. Ce qui caractérise pour moi la transition à l'heure actuelle, c'est qu'elle n'est pas une succession d'ajustements technologiques. Ça a été très bien dit tout à l'heure, mais ce n'est pas partout comme ça que s'est compris en France. C'est bien une transformation systémique de notre modèle, de qu'est-ce qu'on appelle la richesse, vous avez évoqué la question du lien, etc. Et qui dit systémique, dit d'agir sur tous les plans ? Et donc dit d'emmener la société. Vous ne pouvez pas faire ça par du techno solutionnisme. Ce n'est pas vrai.

Et donc que le techno solutionnisme apporte des réponses intéressantes, moi je préfère du solaire que du charbon même si chez moi on en a produit beaucoup. Il n'y a pas de problème là-dessus. Mais si on n'emmène pas la société, par exemple on ne transformera pas le modèle alimentaire et agricole. Il faut que les agriculteurs bougent, que les mangeurs, que les acheteurs de nourriture bougent et que les filières bougent.

Donc dès le début, comme mon modèle global était effondré, ce qu'il fallait c'était amener une réponse globale. Et donc d'emblée, la question de l'implication habitante était requise, non pas ; Et ce sera mon dernier mot, vous me faites signe, donc je vais me taire ; Mais non pas pour faire de la démocratie participative au sens, tiens on va vous réunir, vous allez lever la main et vous allez dire ce que vous voulez. Mais c'est monstrueux. Ça veut dire qu'on transforme quasiment la question de la démocratie comme une démocratie de marché. Enfin je veux quoi. Et donc on accentue une

posture de consommation de l'action publique. Et moi depuis le début je dis mais c'est monstrueux ce concept. Parce qu'il nous amène dans un piège mortel, les gens vont dans les réunions, ils disent « je veux », après ils rentrent chez eux et puis ils disent « tu as vu le maire, il nous invite dans en réunions et il ne fait même pas ce que j'ai demandé ». Oui d'abord parce que 10 personnes demandent 10 choses différentes. Et donc participation sans responsabilisation égale piège à con. Ce que je disais à MACRON, d'ailleurs.

Et donc juste dernière phrase. Tous les processus d'implication à Loos-en-Gohelle, tous les processus de participation sont basés sur une part d'implication, d'action, de mise en responsabilisation. Et c'est ça qui fait bouger les acteurs. Ce n'est pas les conférences ou ce que l'on fait là. C'est d'être dans des nouveaux chemins neurologiques pour construire des nouvelles façons de faire. C'est ma conviction.

Emma DELAUNAY : On va entendre le regard de Joëlle ZASK à ce propos. Joëlle ZASK, vous figurez parmi les premiers auteurs à avoir pensé la démocratie participative que vous mettez en lien avec l'écologie, notamment dans un ouvrage « Écologie et démocratie » aux éditions « Premier parallèle ». Cette expérience racontée par Jean-François CARON, comment vous l'analysez sur la démocratie participative ?

Joëlle ZASK : Il faudrait pouvoir entrer dans davantage de détails. D'abord, j'ai été invitée du côté de Lens dans la scène nationale « Culture commune », et j'ai été très frappée. J'ai été très frappée par l'amour que les gens ont pour leur pays. C'est l'objet de mon dernier livre. Je dois dire que partir de là, c'est aussi se donner vraiment des pistes à suivre pour repenser à la fois les pratiques démocratiques et l'écologisation de nos modes de vie.

Partir du fait que les gens ont partagé leur vie avec des lieux qui comptent à leurs yeux et sans lesquels ils sont pour ainsi dire orphelins ou amputés en fait d'une partie de même. J'étais très frappée chez vous justement de ce témoignage tous azimuts, je ne dirais pas d'un attachement parce que le sous-titre de mon livre, c'est comment parler des lieux qu'on aime, et justement on s'est mis à la recherche avec toutes sortes d'interlocuteurs de la bonne manière de dire ce lien. Et ce lien est très fort, mais en fait ce lien d'un côté, je dirais du point de vue urbanistique ou architecturale ou politique ou aménagiste, souvent ce lien est invu, il est vraiment invisibilisé. Il est rare qu'il soit pris en considération, il est rare que dans les projets d'aménagement nationaux voire transnationaux, le lien que les gens ont avec les lieux qui constituent une partie fondamentale de leur vie, soit considéré, ça c'est un vrai problème.

Mais d'un autre côté, on est très souvent confronté à des visions territoriales, propriétaires, exclusives, originelles, symbiotiques des liens avec les lieux, et ça c'est aussi un problème. Je veux dire que les lieux que j'aime ne sont pas des lieux qui m'appartiennent. Je suis partie un peu de là, et j'ai été très frappée justement vers Lens, à « Culture commune », justement du fait que des gens qui venaient de partout se réclamaient de cet endroit où ils avaient développé toutes sortes d'expériences,

en fait intergénérationnelles, et à défaut desquels il fallait quand même réinventer quelque chose de radicalement nouveau. Et en fait ce nouveau ne pouvait être, et c'est ça les capacités en fait, ce nouveau ne peut être d'une certaine façon imaginé ou créé qu'à partir de la considération de ce qui vous construit en quelque sorte, de ce qui vous constitue en propre, et en l'occurrence justement du passé, de la mémoire, de l'histoire, etc.

Donc je crois que c'est ça la participation en fait. Je pense que c'est intimement lié, c'est-à-dire que participer dans un livre qui date de 2010 ou 2011, je l'avais analysé, un peu décortiqué, j'avais décortiqué la notion, et j'avais proposé de distinguer dans la participation, dans le fait de participer trois aspects : prendre part d'une part, qui n'est pas faire partie, apporter une part, c'est-à-dire contribuer avec quelque chose qu'on a à soi, en propre, ça peut être au moment de votre anniversaire en tant que parent que votre gamin vous fasse un dessin, c'est son dessin, il n'est pas juste là à vous regarder souffler les bougies, il apporte quelque chose en propre, donc ça peut être à des niveaux très quotidiens, très ordinaires, comme à des niveaux beaucoup plus fondamentaux, enfin je ne dirais pas fondamentaux, mais enfin des niveaux plus surplombants.

Et puis la troisième partie c'est recevoir une part, recevoir une part au sens de finalement bénéficier de quelque chose, et bénéficier de quoi ? Bénéficier d'une culture commune, bénéficier d'un patrimoine commun, bénéficier de ressources, ça peut être la langue par exemple, etc. C'est-à-dire que ce qui est important dans l'idée de participation, c'est qu'on ne peut pas participer si on n'est pas doté des outils qui vous permettent de devenir le membre à part entière d'une société donnée.

C'est-à-dire que par exemple, si on demande à des habitants dans le cadre d'habitats participatifs, alors les architectes qui sont là, ou les urbanistes, connaissent le problème j'imagine, mais si on leur demande de participer à des résolutions concernant leur habitat futur, alors qu'ils n'ont aucune formation, et qu'ils n'ont aucune idée des matériaux, des contraintes, de ceci, de cela, je veux dire ça va être de mauvais imaginaires. Et là on peut d'ailleurs se demander, c'est quoi cette convocation de l'imaginaire qui est souvent faite, c'est-à-dire qu'il y a quand même des mauvaises imaginaires, ça il ne faut quand même pas l'oublier, on est en plein dedans d'ailleurs en ce moment au niveau de l'actualité, donc il y a de très très mauvais imaginaires.

Donc je pense que le bon imaginaire, c'est un imaginaire, si vous voulez, qui va justement être informé de toutes les outils, les méthodes, les ressources, et puis aussi des finalités d'une société donnée, pour pouvoir justement se situer par rapport à elle, d'une certaine façon les acquérir pour éventuellement les critiquer, etc. Mais en tout cas pour pouvoir justement comprendre de quoi il retourne, et pour le coup justement pouvoir apporter quelque chose qu'on a en propre, c'est-à-dire quelque chose qui serait, alors c'est un peu abstrait ce que je dis, mais je prendrai des exemples, quelque chose justement une part apportée qui serait l'un des usages possibles de

la ressource commune en fait. Alors ça c'est très clair dans l'agriculture paysanne, c'est très clair par exemple au niveau de la langue. La langue est quelque chose que nous avons en commun, la langue française par exemple, mais il n'y a pas deux personnes qui la parlent de la même façon. Donc ça c'est vraiment le commun, c'est ça, la langue c'est commun, mais si vous apprenez pas la langue à votre enfant ou à un primo arrivant, il ne pourra pas participer pleinement, il sera vraiment nécessairement à côté, en marge, à l'extérieur, marginalisé, invisibilisé, etc.

Alors je crois que c'est vraiment très important de prendre en considération cet aspect de la participation qui est souvent négligé, à savoir s'occuper, et ça c'est vraiment du ménagement et du management et de l'aménagement aussi, enfin c'est tout ça à la fois, c'est-à-dire s'occuper de la distribution, individu après individu, situation après situation, lieu après lieu, de la distribution de ce que nous avons en commun.

Emma DELAUNAY : Alors quelles sont les conditions, et peut-être les outils aussi, pour embarquer les populations, favoriser à la fois la démocratie et puis ce qu'on l'évoquait, la capacité ?

Joëlle ZASK : Alors justement les capacités, enfin c'est assez simple, c'est un concept de Amartya SEN, un économiste, et les capacités sont nos capacités relativement à un environnement donné. Et en même temps ce sont nos capacités en temps qu'un environnement nous donne, nous confère, nous fait bénéficier d'un certain nombre de talents, de compétences qui nous permettent d'être capables en fait, de coopérer, de faire face. Donc c'est ça, en fait c'est toujours interactionnel, si vous voulez.

La capacité c'est un peu en soi, c'est moi j'ai des capacités, alors c'est vraiment l'idéologie plutôt libérale qui voudrait que chaque homme est doté d'un certain nombre de facultés et que s'il ne l'exerce pas c'est sa faute en fait. Mais non, voilà justement l'économie non libérale, en tout cas qui est fondée sur la capacité, nous dit non. Les facultés dépendent évidemment des environnements qui permettent premièrement leur développement, deuxièmement leur épanouissement, et troisièmement, je dirais aussi, leur confirmation at post facto.

C'est-à-dire par exemple, si vous apprenez, je ne sais pas, à tenir un crayon à votre enfant, je reprends toujours ces exemples un peu terre à terre mais qui moi me semble avoir un intérêt. Disons qu'il est important aussi au niveau des capacités que vous lui manifestiez, que le dessin qui vous a offert vous plaît. Parce que si vous le roulez en boule et le mettez à poubelle devant lui ou si vous n'y a aucun feedback, clairement il y a quelque chose du développement de ses capacités, autrement dit il y a quelque chose des capacités qui sera en berne.

Donc voilà c'est tout ça, en fait c'est des boucles comme ça qui sont très humaines en fait et très banales. Donc voilà pour les capacités, maintenant ce que je dirais pour disons la rénovation de la participation et en quelque sorte le futur des modes de vie démocratiques ou des

modes de vie écologiques, puisque je considère que c'est un peu la même chose, c'est aussi ; c'est pour ça que ça me fait très plaisir d'intervenir ici ; c'est aussi de considérer qu'on a réduit la démocratie ; et c'est justement ce que vous ne faites pas ; on a réduit la démocratie à l'art de parler ensemble et on a oublié que la démocratie ça veut d'abord dire peut-être faire des choses ensemble et disons que la réduction des modes de vie démocratique ou des pratiques démocratiques à des échanges d'arguments, des échanges de paroles c'est-à-dire des fonctions rhétoriques raisonnées, faire un usage public de sa raison, échanger des arguments, se plier au meilleur argument, critiquer, vitupérer. Tout ça c'est des usages rhétoriques de notre intelligence qui sont très précieux, je ne veux pas du tout dire qu'il ne faudrait pas y recourir, mais ce qu'il faut voir c'est que c'est un petit bout de l'histoire, c'est-à-dire que d'abord il y a des tas gens qui ne parlent pas, notamment les petits enfants, et puis les gens qui ne parlent pas la même langue que nous, et puis par ailleurs même si on parle la même langue on a quand même beaucoup de mal parfois à se comprendre, il y a beaucoup de malentendu, il y a beaucoup de dissensus, il y a beaucoup de conflictualité justement à travers cette fonction rhétorique et je pense que même si elle est très très importante, le fait de faire des choses ensemble, le fait d'aller jardiner ensemble, de démaquiser une maison, de débroussailler un chemin, de graver un terril, d'observer ensemble les petites plantes qui poussent sur les terrils, tout ça c'est aussi très observationnel je ne pensais pas que...

Emma DELAUNAY : D'écouter le chant du traquet motteux ?

Joëlle ZASK : Le traquet motteux, je ne connais pas, je vais foncer sur Wikipédia pour le trouver tout à l'heure. Et donc là, même des observations botaniques, aller au champignon, enfin voilà ça c'est vraiment des manières de se corrélés les uns aux autres, ou faire ou organiser un pique-nique, qui ont des vertus de démocratisation absolument irremplaçables et d'ailleurs c'est comme ça que la démocratie est pensée au départ.

Elle est pensée historiquement, que ce soit chez les grecs ou les romains ou au 18ème siècle, elle est vraiment pensée comme l'art de faire des choses ensemble et d'ailleurs, d'abord et avant tout l'art de composer avec son environnement. Si JEFFERSON par exemple vous dit : le citoyen le plus vertueux c'est le paysan indépendant, c'est parce que le paysan il sait que la nature ne fait pas ce qu'il veut et donc il est obligé d'adapter sa pratique à une écoute en quelque sorte de la nature, à s'en faire non pas le maître mais l'élève, et c'est là que ça commence la démocratie si vous voulez c'est dans la réalisation que les choses, les êtres, qu'ils soient humains ou non humains, autour de nous, ont des logiques différentes de la nôtre et ne sont pas à notre botte et ne font pas ce que nous voulons.

Benoît BOUSCAREL : Vous êtes revenu aux origines de la démocratie Jean-François CARON. C'est le constat qu'on fait ce soir avec Joël ZASK. Est-ce que vous êtes en phase avec ça ? Est-ce que ce n'est pas un peu vertigineux que d'imaginer les choses sous cet angle ?

Jean-François CARON : Je pense que c'est l'intérêt d'avoir deux endroits différents d'où on parle. Moi je ne réfléchissais pas du tout comme ça mais quand je l'entends je dis oui, c'est bien, c'est vrai. Plus sérieusement, il fallait faire systémique et une des autres choses que j'ai beaucoup porté à Loos-en-Gohelle mais ensuite la fabrique des transitions, si on pouvait en dire deux phrases à un moment ce serait bien, c'est comment un certain nombre d'acteurs, 400 organisations, se mettent en alliance autour d'un certain nombre de changements dans la façon pensée ce qui nous arrive et de construire la transition, s'écartant des logiques agenda 21, 18 objectifs, 54 actions etc. pardonnez-moi mais ça tue l'amour.

Qu'il y ait une logique d'agenda 21 pour organiser du travail à l'interne, oui, mais ce n'est pas comme ça qu'on embarque les gens, c'est pas vrai. Et donc dans l'histoire de Loos-en-Gohelle et dans un des éléments moteurs de la fabrique des transitions, à partir de ce double constat, petit un, il faut changer d'imaginaire, petit deux, admettons même qu'on change d'imaginaire sur le modèle de demain on va tous se fracasser sur nos propres résistances au changement ce que j'appelle par exemple la génération Nutella.

Si on a mangé sa de couche de Nutella, il y en a plein dans la salle qui ont dû en manger pendant 20 ans, et puis un jour on vous dit ce n'est pas bon le Nutella, on vous dit il ne faut plus manger de Nutella, vous dites « mais c'est bon » donc on n'y arrivera pas si on ne le prend pas par le désir, ça c'est vraiment une dimension très forte que moi j'ai porté à Loos, et donc du coup effectivement on a procédé, c'est en rétrospective que je dis ça, on a procédé par une de mes phrases clés qui est celle de l'étoile et des cailloux blancs.

Quelles seraient les étoiles que nous aurions envie d'atteindre et qui nous font rêver et qui nous font briller les yeux ? alors j'en donne quelques-unes au hasard par exemple : Loos-en-Gohelle, première ville intégralement solaire de France, puisque grâce à nos processus d'implication habitants, ce que je n'ai pas précisé tout à l'heure, c'est que tout ce qui est fait à Loos-en-Gohelle c'est un processus de co-construction, pas co-décision j'assume, on peut en parler cent fois on peut en parler cent heures de long, mais co-construction au sens de donner les clés maturés dans le processus d'élaboration, finalement chaque habitant est dans l'ingénierie de projets et donc par ces logiques de co-construction on est arrivé à une S.A.S., société par actions simplifiées, sur le solaire où on a 120 familles qui ont mis une partie de leurs économies, ça a démarré par l'église puisqu'on l'a fait avec la communauté catholique et donc on a invité le pape, on a invité l'évêque à l'inauguration, le pape n'est pas venu mais l'évêque était là, pour nous dire que l'église prenait sa part de transformation du monde et ce qui était très intéressant c'est que du coup la communauté catholique se sentait fière d'avoir pris sa part dans le processus de co-construction d'une réponse solaire et de là on a monté « Mine de Soleil ».

Tenez-vous bien, on a trop d'argent. On a fait toutes les toitures publiques en solaire, ça fonctionne dans un modèle économique sans

subvention dans le modèle actuel et on cherche des toitures. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que le processus de co-construction amène à de l'implication, même avec son argent, donc ce qui est extrêmement intéressant, que ça produit, ce que moi j'appelle de la puissance publique, c'est-à-dire les pouvoirs publics qui ont un rôle, la municipalité typiquement, ajoutée à l'implication des habitants, ça fait de la puissance d'actions donc ça décuple notre capacité à transformer et donc sur cet exemple là notre une étoile serait Loos-en-Gohelle première ville intégralement solaire de France alors qu'on est collé à la Belgique et qu'on n'a pas vraiment un même taux de soleil qu'à Nîmes par exemple.

Ça c'est une étoile. Et donc comment on s'autorise collectivement des rêves partagés dans la ville. Inventer la route du Louvre, il y a des gens du nord j'imagine ici, quand on a créé ça avec Philippe LAMBLIN c'était inventer la grande course populaire qui allait relier Lens à Lille, enfin plutôt Lille à Lens, les lillois allaient venir à Lens, c'est comme les Lyonnais allaient à Saint-Etienne. C'est un renversement complet des tendances et donc il y avait énormément de symboliques à cette affaire conçue sous l'égide de Pierre MAUROY, donc là ça vous donne une certaine solidité quand vous vous planchez là-dessus.

Et donc deuxième étoile, réussir un très grand événement mais pour que ça marche, il faut que l'étoile ne soit pas inaccessible, il faut qu'il y ait des cailloux blancs qui mènent à l'étoile, et donc tout notre art, si je peux dire ainsi, de l'implication habitante, de l'engagement progressif, d'abord par des petites touches puis par des implications beaucoup plus systémiques, puisque j'ai dit qu'il fallait emmener la société, ça a été de fonctionner comme ça. Mise en désir par exemple transformation du terroir. Alors je ne pense pas qu'on aura le temps de le faire mais j'aurais pu vous raconter l'histoire de la couverture et de l'écharpe sur le terroir, qui ramasse tout ça, le processus d'implication.

Benoît BOUSCAREL : vous nous raconterez ce soir ?

Jean-François CARON : Je vous le raconterai autour d'un verre. Mais en tout cas dans l'exemple de Loos-en-Gohelle ; j'ai peur que ça s'arrête la table ronde ;

Benoît BOUSCAREL : Je vous confirme que ça va s'arrêter.

Jean-François CARON : Je voudrais dire une chose. C'est que, attention, si Loos-en-Gohelle est connu super, tant mieux, et puis que ça peut montrer des possibles différents dans la singularité de chaque territoire c'est super mais ce qui s'est joué à Loos-en-Gohelle c'est pas qu'on est les meilleurs, ce n'est pas ça du tout.

C'est que l'on a repris prise sur notre destin, c'est ça qui fait que du coup, je le dis, parce que dans la période actuelle nous n'avons pas prise. On arrive avec des réponses additionnelles et on a un sentiment quand on écoute les jeunes etc. de désespoir absolu. Ce qui caractérise Loos, je pense,

c'est ça. Et comment la fabrique des transitions s'est créée, c'est sur cette idée d'autres endroits où on a pu analyser le code source de Loos, transférer qu'est-ce qu'ils faisaient. On a dégagé des invariants, engagement des populations toujours, nouveau type de coopération, approche du systémique et une nouvelle mesure de la valeur créée. Le traquet motteux est un élément de valeur.

Benoît BOUSCAREL : Et c'est ça la fabrique des transitions, c'est reprendre ce code source.

Jean-François CARON : Je vais me faire engueuler par les équipes parce que j'en ai dit trois phrases mais c'est bien. C'est comme ça que ça fonctionne, comme une dynamique collective de cellules souches qui essayent ensemble de se féconder dans des bonnes conditions de soleil et finalement que les lois de la biologie sont meilleures que les lois de la mécanique pour s'en sortir dans la période actuelle.

Benoît BOUSCAREL : C'est joliment dit mais j'ai une bonne nouvelle Jean-François CARON, vous allez rester avec nous. Merci pour cet échange, Joëlle ZASK aussi. Merci beaucoup.